

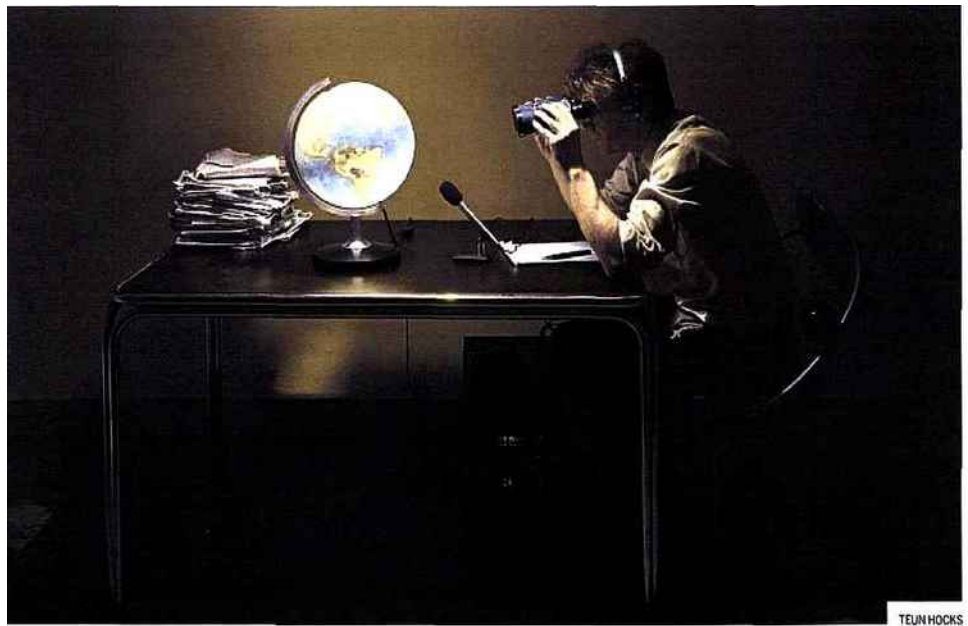


Quinze jeunes chercheurs, tels Delphine Gardey et Romain Bertrand, dressent la liste des passionnants défis que leur discipline doit relever aujourd'hui

Hardis historiens !

ROGER CHARTIER
historien,
professeur au Collège de France

Il y a presque vingt ans, un livre collectif intitulé *Passés recomposés*, dirigé par Jean Boutier et Dominique Julia (*Autrement*, 1995), faisait le bilan des interrogations nées au sein de la discipline historique dans les deux décennies qui suivirent la parution des trois volumes de *Faire de l'histoire* (Gallimard, 1974). Pour les auteurs, deux évolutions majeures avaient ébranlé les certitudes de l'ouvrage dirigé par Jacques Le Goff et Pierre Nora. D'une part, les historiens s'étaient éloignés des approches qui devaient les structures objectives, les déterminations non sues, pour privilégier d'autres perspectives, attentives au rôle des acteurs, à leurs stratégies explicites et à leur rationalité propre. D'autre part, lecteurs de Paul Ricœur ou de Michel de Certeau, ils avaient pris conscience de la difficile articulation entre l'histoire comme connaissance scientifique, qui suppose preuves et contrôles spécifiques, et l'histoire comme écriture,



TEUN HOOKS

Certains sont fascinés par les pouvoirs de connaissance des textes littéraires

qui mobilise des figures rhétoriques et les formules narratives qu'elle partage avec la fiction.

Dans *A quoi pensent les historiens ?*, qui dresse un nouvel état des lieux historiques, ce « tournant pragmatique » et cette « conscience narrative » sont tenus pour des acquis. Pour connaître les préoccupations des historiens aujourd'hui, quinze d'entre eux ont été réunis, huit hommes et sept femmes, nés entre la fin des années 1960 et celle des années 1970, majoritairement spécialistes des XIX^e et XX^e siècles. Ce qui retient d'abord l'attention est le fait que les nombreux travaux cités dans les contributions sont quasi uniquement des livres et des articles publiés en

français ou en anglais. Cette double hégémonie n'est battue en brèche que pour accueillir la micro-histoire italienne et, plus discrètement, l'histoire allemande du quotidien. Toutes les autres historiographies, même proches et novatrices, comme l'espagnole ou la portugaise, semblent ne pas exister. Le paradoxe serait donc qu'en un temps où l'histoire se veut plus « globale », plus sensible aux contacts, relations, connexions entre différentes parties du monde, l'horizon intellectuel des historiens se réduit souvent à deux traditions : la leur et celle du monde anglophone.

Parmi les défis que doit relever la pratique de l'histoire en ce début de siècle, certains sont extérieurs au champ académique. Il en va ainsi de l'entrée dans le monde du numérique et de la « crise » de l'édition qui l'accompagne, qui fondent les reticences à publier des ouvrages (livres collectifs, monographies, traductions) qui l'auraient été sans grande difficulté il y a vingt ou trente ans. La multiplication des usages sociaux de l'histoire, devenue loisir collectif, les politiques et les exigences mémorielles ou encore les rôles nouveaux des historiens comme témoins devant les tribunaux sont également des contraintes nouvelles, bien inventoriées par Nico

las Offenstadt. D'autres défis sont situés dans le champ intellectuel et scientifique.

Le premier est l'appropriation des objets historiques par les sciences cognitives et les neurosciences, qui, comme le souligne Joan Scott citée par Delphine Gardey, proposent des « registres explicatifs extra-sociaux ». Ce « tournant biologique », qui rapporte aux circuits cérébraux des constantes universelles (structures linguistiques formelles, régimes émotionnels, etc.) est une manière nouvelle d'énoncer la tension entre parentés morphologiques et transmissions historiques. C'est la question essentielle posée par le désenclavement du monde qui, à partir du XV^e siècle, fait entrer en contact des cultures qui jusque là s'ignoraient. Pour en rendre compte adéquatement, Romain Bertrand suggère la notion de « polygenisme écologique et culturel ». Elle pourrait permettre d'identifier les pratiques ou les langages communs produits par des contraintes similaires sans pour autant supposer l'existence d'invariants anthropologiques.

Un second défi, qui tourne à l'obsession, est le rapport que les historiens entretiennent aujourd'hui avec la « littérature ». Fascinés par les pouvoirs de connaissance des textes littéraires, cer-

tains historiens se sont lancés dans des expérimentations narratives, sur lesquelles plane la grande ombre de Carlo Ginzburg – par exemple, l'invention de situations que n'atteste aucun document ou la présence de l'historien lui-même dans la réalité dont il écrit l'histoire. Mais rappelons que Ginzburg ne sépare pas cette liberté inventive de l'écriture d'une réflexion aigüe sur les critères de preuve, qui assurent le régime de connaissance spécifique de l'histoire.

Sous la plume des historiens du XXI^e siècle, l'histoire est devenue plus hardie, plus « insouciante » comme le veut Christophe Granger. C'est tant mieux. Toutefois demeure la nécessité de penser la discipline dans sa double identité. Toujours, elle est écrite à partir de positions, de traditions de préférences singulières. Mais toujours aussi, lorsqu'elle se veut scientifique, elle est soumise aux règles de production et de validation du savoir qui s'imposent à ceux et celles qui la pratiquent. ■

A QUOI PENSENT LES HISTORIENS ? FAIRE DE L'HISTOIRE AU XXI^e SIÈCLE, sous la direction de Christophe Granger, *Autrement*, « L'atelier d'histoire », 314 p., 23 €.